

REBATET Lucien

Prendre Rebatet comme le modèle absolu du mauvais écrivain, aveuglé par une mauvaise foi partisane car politisé jusqu'au trognon, est devenu un lieu commun des plus agaçants. Comme tout lieu commun, il dispense évidemment de connaître la moindre ligne du mystique drômois pour se sentir capable de le dénigrer / à quoi cela pourrait-il servir, puisque tout le monde est d'accord ? Et effectivement, tout le monde est d'accord : de la gauche à la droite, du journal populaire merdeux à la revue littéraire de contrebande, l'affaire est entendue : « Pour les uns, c'est le nouveau Céline. Pour d'autres, c'est un vulgaire Rebatet » annonce Jérôme Béglé dans *Paris-Match* en juin 2005 à propos de Dantec (phrase affreuse qui montre que l'éditorialiste corniaud ne comprend absolument rien à aucun des trois écrivains cités). Et dans les pages de *Cancer !* n°9, on peut lire que certains journalistes sont malhonnêtes parce qu'ils s'en prennent à tel livre avec « les méthodes d'analyse critique d'un Rebatet ». Quand on comprend qu'on évoque ici le plus grand critique français de musique, de peinture, de littérature et de cinéma de 1929 à 1934, et un des plus grands jusqu'à sa mort en 1972, il y a vraiment de quoi sérieusement perdre patience. Laudateur passionné du jazz (« Les instrumentistes, en particulier les trompettes et les trombones, ont une fermeté dans l'attaque et les articulations, une plénitude de son, une aisance dans l'aigu dont leurs confrères 'classiques' devraient bien chercher à surprendre les secrets ») et de la musique « hantée par le néant » de Jean Barraqué, habité par Webern et Vladimir Horowitz, Soutine et Picasso, Marcel Aymé et Elie Faure, Abel Gance et Vigo, Clouzot et Duvivier, Charlot et les Marx Brothers, Fellini et Kubrick, il ne souilla aucune de ses critiques de taches idéologiques.

En revanche, l'idéologie prend évidemment le pas dans *Les décombres* ou bien ses articles politiques de *Je suis partout* ou *L'Action française* à partir de 1939, lesquels ne relèvent en aucune façon de la 'critique d'art'.

Ses romans *Les Epis mûrs* et *Les deux étendards* sont des chefs-d'œuvre. Tout le monde le sait pour le second, on le dit moins du premier : c'est « la biographie imaginaire d'un musicien de génie, celui qui semble avoir manqué à la première moitié du XX^e siècle, qui aurait mis les ressources les plus neuves et les plus hardies de son art au service d'un grand tempérament lyrique, aurait rendu à cet art tous ses accents humains » / un musicien qui aurait réussi à accomplir la synthèse entre Mozart, Stravinsky, Barraqué et Wagner, mais qui meurt à la guerre comme Péguy, sans avoir écrit son œuvre.

N'importe qui peut lire Jean Genet sans passer pour un fedayin antisioniste. Or, lire Rebatet, c'est forcément être fasciste. Cette phraséologie d'égoutier à la petite semaine résonne dans les salles de rédaction d'hebdomadaires culturels, dans les cours de français de lycées bien classés et dans les sites internet néo-droitistes républicains. Il suffit d'attendre une bonne cinquantaine d'années pour tous les voir disparaître.

La plume de Rebatet est effilée, brutale, virile, sèche, païenne



et élitiste. Chrétien, intensément humide, méditerranéen, populacier et anti-français, j'aime profondément Rebatet parce qu'il me fait comprendre en quoi j'ai raison.

Le *Dialogue de vaincus* est une somme de vingt discussions menées entre Rebatet et Pierre-Antoine Cousteau en 1950 à la prison de Clairvaux. Le ton général est celui de *Français, encore un effort si vous voulez être républicains* du Marquis de Sade : antichrétien, politique et haineusement anal. Ce texte devrait être transposé au théâtre, de toute urgence.

« C.- Toi et moi, nous sommes étiquetés 'fascistes'. Non sans raison, d'ailleurs ? Et nous avons fait tout ce qu'il fallait pour justifier cette réputation ...

R.- Jusqu'à et y compris la condamnation à mort ...

C.- Or pour le farfelu moyen – et même pour le farfelu supérieur – qu'est-ce qu'un fasciste ? C'est d'abord un énergumène éructant et botté, l'âme damnée de la plus noire réaction, le suppôt du sabre et du goupillon... Et de même qu'on attend d'un nihiliste qu'il ait des bombes dans sa poche, d'un socialiste qu'il ait les pieds sales et d'un séminariste qu'il soit boutonneux, on doit nous imaginer figés dans un garde-à-vous permanent devant les épinaleries déroulédiennes.

R.- J'en connais en effet, sans aller les chercher très loin qui sont au garde-à-vous vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais ça n'est pas notre cas.

C.- Je crois même que nous sommes parvenus à un degré d'anarchie assez sensationnel. Nous sommes beaucoup plus anarchistes que les anarchistes homologués qui sont en réalité de pauvres types d'un conformisme pénible. Car c'est bien la peine de se débarrasser des vieux mythes pour donner dans le mythe du progrès, dans le mythe de la société sans Etat.

Rebatet approuvait d'un hochement de tête :

R.- Il n'est pas douteux que nous sommes plus affranchis que ces gars-là. Nos moindres propos l'attestent.

C.- Alors comment expliques-tu qu'avec de pareils tempéraments, nous nous soyons honnêtement et délibérément imbriqués dans un système politique dont les conformismes auraient dû nous rebuter ? Et comment expliques-tu que cette contradiction ne nous inspire aucune gêne ?

Rebatet s'était tout à fait rouvert :

R.- C'est intéressant ce que tu dis là. A première vue, ça me fait saigner le cœur. Ca me rappellera toujours ce que j'étais à vingt ans : le petit bonhomme le plus apte à franchir ce siècle sans le moindre accident. J'avais toutes mes idées sur la religion, l'éthique, la politique, j'avais décidé une fois pour toutes que je ne mettrais jamais le bout du petit doigt dans ces cloaques. Le qualificatif le plus répugnant que je pouvais appliquer à un être ou à une chose, c'était celui de social : un curé social, une atmosphère sociale ...

A l'évocation de ce vocable, Cousteau eut une moue écoeurée. Il allait lui aussi piétiner le social. Mais Rebatet ne se laissa pas interrompre.

R.- ... L'activité la plus imbécile de l'homme, pour moi, c'était l'apostolat, quelque forme qu'il prît. La contamination progressive par autrui d'un petit type qui, dans son état premier, était d'une santé parfaite, les sacrifices aux préjugés, aux convenances, ça pourrait très bien être mon histoire ... Et, tiens, il ne me déplairait pas de l'écrire sous cette forme, une espèce de conte antisartrien. Mais la réalité n'est tout de même pas aussi simple et consternante. Je l'espère, du moins.

C.- Je t'arrête, cher Lucien. Ça n'est pas consternant du tout ... Non seulement je ne regrette rien, mais je me félicite chaque jour d'avoir vécu cette aventure fasciste ...

R.- Même ici, même au bain ?

C.- Oui, même ici. Cette aventure fut magnifique et passionnante. Mon 'engagement' – comme disent les francs-tireurs et partisans des Deux Magots – m'a conduit avec une sorte de fatalité à des expériences, à des sensations, à des satisfactions d'orgueil que j'eusse toujours ignorées sans cela et que les plus fortunés ne peuvent s'offrir. Rappelle-toi ce que Stendhal fait dire à Mathilde de la Mole de la peine de mort : 'Il n'y a que cela qui ne s'achète pas'.

R.- Tu parles si je m'en souviens ! Tu ne sais donc pas que je l'avais écrit dans ma cellule pendant que nous étions aux chaînes ...

C.- Possible, mais comme nous étions forcés de rester chacun chez nous, tu me l'apprends ... En tout cas, en ce qui concerne l'engagement, point de regret. Mais tout de même un peu de surprise. Car si, à vingt ans tu t'étais décrassé des conventions civiques, morales et religieuses, à cet âge-là, moi aussi, je ne respectais plus grand-chose. Pas tout à fait de la même manière que toi, cependant. Tu étais plus anarchiste que moi. Je donnais – je m'en excuse – dans le gauchisme ...

R.- C'est une manière d'engagement ...

C.- Mais les négations l'emportaient de loin, chez moi, sur le zèle constructif. Mon socialisme restait vague. Par contre je savais très bien de quoi je ne voulais plus être dupe, sous aucun prétexte. Plus de *sursum corda* pour notre sainte mère l'Eglise, la Ligne Bleue des Vosges et la Propriété Bâtie. Et sais-tu, puisque nous en sommes aux confidences comment j'en avais eu la révélation : en lisant, à seize ans, *L'Île des Pingouins* de cette vieille barbe d'Anatole France. Partir de là pour aboutir à *Mein Kampf*, c'est tout de même comique ...

R.- Moi ce sont les curés et *L'Echo de Paris* de la guerre de 1914-1918 qui m'ont rendu anarchiste. Quand je fréquentais les Juifs et les hommes de gauche, à mes débuts dans le journalisme, ils avaient tout de suite trouvé la formule pour concilier mes propos et mon appartenance à l'A.F. : j'étais pour eux un anarchiste de droite. Malgré tout, cette anarchie cohabitait avec une admiration très vive pour Mussolini. J'étais donc de droite pour la même raison que les barbeaux ...

Cousteau eut un sourire d'indulgence :

C.- Je connais ta théorie : les barbeaux et les artistes ont besoin d'ordre pour prospérer.

R.- Exprimé sous cette forme, c'est classique, c'est assez plat, et tout de même insuffisant. Il me semble que nous avons le droit de revendiquer notre aristocratie dont la marque est d'abord la liberté de l'esprit, ensuite l'horreur des mythes égalitaires, ce qui nous distingue de l'anarchiste sentimental, toujours plus ou moins nazaréen. Une certaine forme d'aristocratie cousinerait nécessairement avec l'anarchie ».

Quatre ans de cinéma (1940-1944) (Pardès, 2009)

Les Tribus du Cinéma & du Théâtre (Ed. de La Reconquête, 2009)

Pascal Ifri 'Qui suis-je ? Rebatet' (Pardès, 2004)

Pol Vandromme 'Rebatet' (Pardès, 2002)

Fidélité au national-socialisme (Silex, 2002)

Les Juifs et l'antisémitisme (Bon Temps, 1999)

Rebatet / Pierre-Antoine Cousteau 'Dialogue de « vaincus »' (Berg International, 1999)
cf.infra Rebatet-Vaincus

Une histoire de la musique (Laffont, 1998)

Robert Belot 'Lucien Rebatet, un itinéraire fasciste' (Seuil, 1994)

Lettres de Prison 1945-1952 (Dilettante, 1993)

Les deux étendards (Gallimard, 1991)

Les mémoires d'un fasciste II 1941/1947 (Pauvert, 1976)

Jacques Chancel 'Radioscopie' (avec Rebatet) (Laffont, 1970)

Les épis mûrs (Gallimard, 1954)

Les Décombres (Denoël, 1942)

Le bolchevisme contre la civilisation (Nouvelles Etudes Françaises, 1941)

Le Diable à l'Hôtel Matignon (ill. Ralph Soupault, Editions Littéraires de France, 1938)

